

Les philosophes de l'Antiquité et l'action

Introduction

La pensée païenne de l'Antiquité, essentiellement celle des philosophes de langue grecque, n'a pas très bonne presse parmi les chrétiens. Depuis trois ou quatre générations, on accuse son contraste avec la pensée biblique, et on l'accuse d'avoir adultéré le christianisme, par l'amalgame qu'ont fait les Pères de l'Église entre les héritages grec et judéo-chrétien.

Un reproche concerne le rapport à l'action. Les philosophes grecs l'auraient constamment dévalué. Ils auraient exalté le *théorique* (*théoria*, observation, contemplation, est chez eux un mot-clé) au détriment de l'*éthique* et du *pratique*. Leur influence serait responsable du déficit en matière d'engagement moral qu'on impute aux grandes traditions chrétiennes. Dans un livre récent, Frédéric de Coninck fait de ce grief un pivot de son argumentation¹.

La présente étude, en survolant l'histoire de la pensée grecque ancienne, voudrait tirer au clair ce qu'il en est. Les philosophes se sont-ils détournés de l'action et en ont-ils détourné leurs disciples ?

La philosophie ne se confond pas avec les sciences mais se caractérise plutôt par une méthode d'approche du réel, par un autre regard sur les choses, comparable au regard poétique dans la mesure où il se distingue du regard utilitaire des sciences et surtout des techniques. Cet autre regard, dont tout être humain est capable, ne nous est cependant pas naturel car il nécessite un retournement de l'esprit, une véritable conversion mentale. On dit souvent que les philosophes cherchent non pas les causes immédiates des phénomènes (ce que font en effet les « Sciences »), mais la raison dernière ou le principe premier des choses.

¹ Frédéric de CONINCK, *Agir, travailler, militer : une théologie de l'action*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2006, p. 14.

Cependant, non seulement la philosophie des Anciens (il faut penser à la période qui s'étend du V^e siècle avant J.-C. au II^e siècle après J.-C.) consistait essentiellement en une contemplation de la nature, et plus précisément en l'étude des causes premières des choses, parmi lesquelles Dieu (ou plus vaguement le divin), mais de plus, toute théorique qu'elle fut, la philosophie avait néanmoins pour les Anciens une vocation éminemment pratique. Cette dernière n'était pas seulement une discipline intellectuelle mais elle était aussi un mode d'existence, un style de vie, voire pour certains une véritable voie de salut². Les Anciens estimaient qu'une vraie vision du divin, comme seule la philosophie pouvait l'offrir, ne pouvait manquer d'influencer profondément celui qui en avait bénéficié au point de lui faire changer radicalement sa manière de voir la vie et le monde.

En effet, celui qui avait contemplé la perfection de la nature divine devait forcément chercher à imiter Dieu ou le divin dans sa propre vie. En étudiant les différentes sectes philosophiques païennes, nous pouvons remarquer que la philosophie a pris les allures d'une véritable religion où l'assimilation à Dieu était regardée comme le but principal du philosophe. Il est utile de souligner que l'effort pour suivre ou imiter la divinité ne permettait pas de congédier la raison. Au contraire, pour la plupart de ces philosophes, la vie de Dieu était elle-même éminemment rationnelle si bien qu'il n'y avait à leurs yeux aucune différence entre la philosophie et la théologie, entre la raison et la religion. Certes, il faut reconnaître que, chez certains présocratiques (les Éléates, Anaxagore ou les atomistes), le thème de l'imitation de la divinité n'est pas vraiment présent comme tel, mais ces philosophes invitaient leurs adeptes à se détourner des biens terrestres pour mieux contempler les réalités célestes et cultiver les valeurs de l'âme³. Par ailleurs, l'imitation de la divinité devait, pour les philosophes de l'Antiquité, s'étendre au domaine public.

Selon eux, ce n'était pas seulement l'individu mais bien la cité tout entière qui devait vivre tendue vers le monde divin si l'on voulait que l'humanité chemine sur la voie de la vertu et de la justice. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux consacrèrent une partie plus ou moins importante de leur vie et de leur œuvre soit à l'action politique concrète, soit à la composition de traités politiques, soit encore, comme Platon, à ces deux activités réunies. La philosophie des

² P. HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Études Augustiniennes, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993 ; *Qu'est ce que la philosophie antique ?*, coll. Folio-essais n°280, Paris, Gallimard, 1995 ; et A.-J. VOELKE, *La philosophie comme thérapie de l'âme*, coll. Vestigia-pensée antique et médiévale n°12, Paris, Cerf, 1993.

³ J. FOLLON, *Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne*, Louvain-Paris, Peeters, 1997.

Anciens ne doit pas être comprise comme elle est définie aujourd'hui par nombre de philosophes, car les Anciens considéraient la philosophie comme une recherche des premiers principes ou des causes premières des causes naturelles alors que les philosophes contemporains, à quelques exceptions près, la définissent de manière très différente.

N'est-ce pas Gilles Deleuze et son collègue psychiatre Félix Guattari qui définissaient la philosophie de la manière suivante : « elle n'est pas contemplation, ni réflexion, ni communication⁴ » ? Pour la plupart des philosophes contemporains, la philosophie ne peut plus être la recherche des causes premières car une telle démarche est considérée comme illusoire ou impossible...

Pour comprendre la philosophie, il est toujours important de saisir sa naissance et son développement. Il faut par exemple comprendre que la philosophie grecque s'est construite dans la prise de distances par rapport au mythe qui est le type même d'une pensée profondément engagée dans la vie sociale. Il est bon de souligner que la philosophie médiévale s'est efforcée de conquérir son autonomie absolue sur l'empire absolu que les religions chrétienne et musulmane exerçaient à l'époque dans le domaine de l'esprit.

Il est également bon de savoir que la philosophie moderne (Descartes à Kant) s'est essentiellement préoccupée de se définir face aux sciences de la nature qui connaissaient alors un essor prodigieux, et c'est à partir de Hegel que la philosophie contemporaine s'est précisément posé le problème de son historicité et de ses rapports avec l'évolution socioculturelle de l'humanité.

Bien que la philosophie grecque se soit développée par la prise de distances par rapport au mythe qui semblait être le modèle par excellence d'une pensée engagée dans la vie sociale, cela veut-il dire qu'elle n'ait pas eu d'intérêt pour l'action ?

Tout d'abord nous savons que le mythe est à la fois une archéologie (discours sur l'origine) et une téléologie (discours sur la finalité) ; dans la mesure où il raconte la genèse de l'univers comme le fait le premier livre de la Bible, il s'agit aussi d'une cosmogonie. Ce récit met en scène des modèles, dieux ou héros que l'homme doit imiter ou éviter. Ces personnages archaïques et archétypiques y posent des actes fondateurs primordiaux, c'est-à-dire premiers non seulement dans l'ordre chronologique mais surtout dans l'ordre du sens. De ce point de vue, les actes secondaires des hommes ne prennent tout leur sens que

⁴. G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Qu'est ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 10-11.

par la reproduction et la participation de ces actes originels des dieux ou des héros (considérés comme des demi-dieux).

Ne pourrions-nous pas parler d'une influence positive du mythe grec en tant que dispensateur de sens qui pousse à l'action dans la compréhension de l'acte créateur de Dieu décrit dans le livre de la Genèse (lui-même modèle de tous les actes humains de création et de production par lesquels les hommes participent à la création divine en la continuant) ?

Cependant, qu'en est-il de l'éveil de l'esprit philosophique comme connaissance rationnelle ? Le passage du mythe à la philosophie se réalise progressivement et sans rupture brutale. Aussi, les premiers philosophes restent-ils encore tous imprégnés de pensée mythique tout en posant cette fois à la lumière de la raison les problèmes qui étaient déjà posés dans le mythe. Ce qui les frappe d'étonnement est l'évolution de la « *phusis* » (nature), le fait que les choses changent tout en demeurant les mêmes⁵.

Pour ces philosophes, il s'agira d'inventer une pensée qui concilie à la fois le « Même » et « l'Autre ». Ces premiers philosophes (qui ont souvent été qualifiés de « physiologistes » ou « physiciens ») tentent donc de répondre aux problèmes du changement. Ce faisant, ils se tournent à nouveau vers le problème de l'origine des êtres de la nature. Ils deviennent donc aussi des théologiens. Thalès estimait que les êtres de la nature étaient issus de l'eau. Anaximandre parlait de « l'indéterminé ». Il estimait en effet que les choses se livraient un combat incessant, chacune essayant de l'emporter sur son contraire et commettant pour ainsi dire des injustices envers ce dernier, faisant ainsi référence à une loi cosmique qui faisait en sorte que les choses se rendent mutuellement justice et réparent leurs injustices suivant l'ordre du temps.

Pour Anaximène, le principe de toutes choses était l'air, alors que pour Héraclite, il s'agissait du feu. Un tel éveil philosophique n'a en aucun cas contribué à l'inaction des êtres humains dans la société de l'époque.

Bien que Thalès parle prioritairement de la contemplation du ciel, cela ne l'empêche pas de s'occuper de la chose publique. Diogène Laërce⁶ rapporte que Thalès semble avoir été un éminent conseiller politique. Ainsi, il déconseilla à ses concitoyens de Milet de s'allier avec le roi Crésus de Lydie, ce qui, étant donné la conquête du roi perse Cyrus II, sauva la cité de la destruction⁷. Bien qu'Anaxi-

⁵. D. VALDEZ, *Introduction à l'étude de la philosophie*, Cours IBB, Bruxelles, 2002.

⁶. *Op. cit.*, p. 22-28.

⁷. *Op. cit.*, p. 2.

mandre ne reconnaisse pas que l'indéterminé soit le divin, Aristote nous relate que la conception de ses prédécesseurs concernant l'indéterminé possédait déjà les caractéristiques que les philosophes ultérieurs reconnaîtront à la divinité. Héraclite pour ce qui le concerne, reconnaissait le feu non seulement comme la matière fondamentale de toutes choses, mais aussi comme le logos universel, la raison qui dirige le monde. Il disait que l'âme humaine était, à l'instar des astres, faite de feu pur. L'homme ne devait donc pas se replier sur lui-même mais, s'il voulait vivre comme un sage, suivre « ce qui est commun » et donc vivre en conformité avec la raison responsable de l'harmonie universelle. Étant donné que le monde est une cité bien gouvernée dont les lois édictées par la divinité sont supérieures à toutes les lois humaines, l'homme regardera les choses comme Dieu les regarde et verra qu'elles sont toutes belles, bonnes et justes, rien dans la nature n'étant superflu ni nuisible⁸. Nous voyons chez Héraclite l'idéal du philosophe qui consistait à imiter la divinité. Bien qu'Héraclite fût écarté de la vie publique de sa cité, il prit part à sa manière à la vie politique de sa patrie, notamment en convainquant le tyran Mélancomas de quitter le pouvoir⁹. Nous pourrions encore passer en revue un grand nombre de philosophes de cette même époque présocratique pour montrer que leur labeur philosophique n'a pas contribué à freiner l'action dans la cité.

Qu'en est-il de l'œuvre de Platon ? A-t-elle également contribué au désintéret pour l'action dans la cité ? Nous n'en sommes pas si sûrs. Pour parler d'une telle œuvre, il nous faut aborder la personne et l'œuvre de Socrate qui est l'une des figures de proue de la philosophie occidentale.

En effet, Socrate est le philosophe par excellence, celui qui incarnait le mieux l'idéal de la vie philosophique.

Le phénoménologue Maurice Merleau-Ponty ne disait-il pas que « pour retrouver la fonction entière du philosophe il faut se souvenir que les philosophes n'ont jamais cessé de reconnaître pour patron un homme qui n'écrivait pas, qui n'enseignait pas (du moins dans des chaires de l'État), qui s'adressait à ceux qu'il rencontrait dans la rue, et qui a eu des difficultés avec l'opinion et avec les pouvoirs¹⁰ ». Nous pouvons savoir quelle idée Socrate se fait de la philosophie en lisant *L'apologie de Socrate* que Platon rédigea en se basant sur les discours que Socrate tint devant ses juges. Socrate explique à ceux-ci en quoi

⁸. *Op. cit.*, p. 33.

⁹. *Op. cit.*, p. 38.

¹⁰. M. MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1960, p. 42.

consiste l'activité philosophique à laquelle il a consacré toute sa vie (29d-30b) et dit à ce propos que philosopher consiste essentiellement à rechercher les biens spirituels et l'amélioration de l'âme plutôt que les biens matériels et les honneurs (thème que l'on trouvait aussi chez les présocratiques). Dans le *Gorgias* (502e-503d, 516b-517a) Platon explique que la vraie philosophie produit chez ceux qui la pratiquent une amélioration morale tandis que la fausse n'aboutit qu'à rendre les hommes pires qu'ils étaient ! Dans le *Criton* (46b-49e), il s'adresse à un ami, qui le presse de s'enfuir de sa prison pour échapper à la peine capitale, et lui rappelle que, durant toute sa vie il a défendu les principes suivants fondés sur une réflexion rationnelle : 1) l'âme a plus de valeur que le corps ; 2) le Juste, le Beau, le Bien sont une seule et même chose ; 3) on ne doit d'aucune façon commettre l'injustice, ni rendre le mal pour le mal.

Socrate ne se contenta pas seulement de prêcher ces principes, ni même de les illustrer par sa manière de vivre, mais s'efforça également de les argumenter, de les démontrer et de les fonder en raison. Son but est de faire de la morale une véritable science (voir la remarque d'Aristote dans sa *Métaphysique*). Comment y parvient-il ? Par le biais de ce que nous appelons ses « dialogues socratiques ». Dans ceux-ci, Socrate désire provoquer chez ses interlocuteurs une réflexion personnelle sur la connaissance de l'essence des choses. Il est convaincu que le dialogue lui permettra de réveiller cette connaissance enfouie au plus profond de l'âme humaine¹¹. Une telle technique est appelée la « maïeutique ». Il est bon d'ajouter que Socrate voit dans l'intelligence de l'homme l'intelligence divine, et que le fameux « connais-toi toi-même », est une invitation à fixer notre regard sur la partie la plus divine de notre âme, celle où résident la connaissance et la pensée.

En fait, c'est une invitation à fixer notre regard sur la divinité conçue elle-même comme le modèle à l'image duquel cette partie de notre âme est faite. Socrate a une conception de la divinité beaucoup plus élevée moralement que celle de ses contemporains¹². Il est aussi celui qui désirait voir plus de moralité au sein de la cité. Il se permet bien souvent de critiquer la conduite des affaires publiques et rappelle toujours que la politique est intimement liée à l'éthique. Il dit ainsi que l'homme d'État doit être un soigneur d'âmes, c'est-à-dire un dirigeant qui cherche essentiellement à améliorer ses concitoyens sur le plan éthique. Cependant, sa tristesse fut de constater que les hommes d'État n'agissent jamais

¹¹. *Op. cit.*, p. 98.

¹². *Op. cit.*, p. 104.

comme des médecins de la cité car ils n'y font régner ni la justice ni la tempérance¹³.

Socrate est ce penseur de l'action qui n'eut jamais peur de critiquer la démocratie athénienne. Il fut jugé et mis à mort par la cité en raison de sa conception de la divinité moralement plus élevée mais aussi parce qu'il désirait que surviennent au sein de la cité des changements éthiques. Une telle vision philosophique de Socrate se retrouve dans toutes les œuvres de Platon. Il suffit par exemple de relire attentivement *La République* pour observer la philosophie engagée de l'idéal platonicien : c'est ainsi que le philosophe plaide pour que les rois deviennent des philosophes ou que les philosophes deviennent des rois !

L'action est bien présente dans la philosophie de Platon : elle se fonde sur la participation des choses sensibles aux Idées. La contemplation de la divinité doit conduire le philosophe à l'action ! C'est ainsi que, dans le livre des *Lois*, Platon désire lutter contre trois opinions qui menacent la moralité publique : l'athéisme, l'idée selon laquelle les dieux ne s'occuperaient pas des affaires humaines et l'opinion pour laquelle les méchants pourraient échapper au jugement divin par des dons et des offrandes¹⁴. Platon se devait de contrer de telles idées, car il était convaincu que le mouvement qui existe dans l'univers est produit par des âmes. Socrate est bien le penseur de l'action que nous retrouvons dans les œuvres de Platon, et il n'est en aucun cas celui qui aurait conduit les uns et les autres à l'inaction. Ce sont plutôt les instances politiques de l'époque qui n'ont pas voulu de ces philosophes de la justice et qui ont contribué ainsi au déficit d'action dans la cité démocratique.

Il est important de garder à l'esprit que généralement la philosophie des Anciens a le souci de découvrir la divinité (la cause première de toutes choses) et de la suivre de manière concrète dans la vie quotidienne. Malgré de nombreuses divergences doctrinales entre ces philosophies et la religion chrétienne, elles ont en commun le souci de la connaissance de la divinité et celui de la servir activement dans la cité.

¹³. *Op. cit.*, p. 109.

¹⁴. Platon, *Lois* X, 885b, (les traductions citées sont empruntées aux traductions des dialogues publiées par E. Chambry et R. Baccou dans la collection « Garnier-Flammarion ») et J. FOLLON, *op. cit.*, p. 124. Il est bon de remarquer que pour la plupart des philosophes anciens, la Divinité était considérée comme un être sans passion (Voir Cicéron, *De la nature des dieux*, II, 23, 59, cité par FOLLON, *op. cit.*, p. 211). Elle était étrangère au mal sous toutes ses formes. Pour eux, elle ne pouvait donc jamais intervenir dans le monde, comme l'a fait le Dieu de la Bible par la venue de Jésus le Christ. C'est pour cette raison que Paul parle du Christ crucifié comme d'une folie pour les païens (1 Co 1.18-25).

Il faut donc revenir à l'esprit de la philosophie ancienne pour constater à quel point elle appelle les êtres humains à l'action.

Nous devons pourtant reconnaître que tout comme Épicure, Plotin (qui se considérait comme un platonicien) déconseille à ses disciples de prendre part aux affaires publiques. Cependant, Plotin avait demandé à l'empereur Galien, qui le tenait en haute estime, la permission de restaurer une cité ruinée de Campanie ; celle-ci aurait alors reçu le nouveau nom de Platonopolis et ses citoyens y auraient vécu selon les lois de l'État idéal de Platon. Plotin serait allé y vivre avec ses amis, mais l'empereur rejeta sa demande à la suite de pressions de son entourage. Plotin aussi, par conséquent, accordait de l'importance au devoir moral dans la cité !

Il est incontestable, cependant que les sceptiques, les cyniques et les stoïciens devaient se détacher des biens terrestres, se distancer des passions et des sentiments trop forts. Pour les cyniques, il fallait même être indifférent au confort et à la vie physique, mais une telle philosophie de la vie était encouragée pour obtenir l'autarcie, c'est-à-dire la parfaite autosuffisance, la totale indépendance à l'égard du monde extérieur.

Le renoncement chrétien, certes, est d'un tout autre ordre ; en effet, sa raison d'être n'est pas le repli sur soi, mais l'amour et le service de Dieu et de son prochain, en particulier de celui qui fait partie de la communauté chrétienne – mais ceci est une autre histoire : il n'est pas nécessaire de priver les Grecs de tout souci de l'action pour faire ressortir l'originalité du message évangélique.

David VALDEZ